

Le cor (au pied) de Roncevaux

Saint-Jean-Pied-de-Port – Roncevaux (25 km)

« Un voyage de mille lieues commence
par un pas. »

Lao-tseu.

« Ce qui sauve, c'est de faire un pas. »

Antoine de Saint-Exupéry.

ENCOURAGEMENT de l'Apôtre, délire
d'un buveur à jeun ou tentation de
l'Adversaire ? Je ne marche pas depuis six
heures sur le chemin de Saint-Jacques que
j'ai déjà une apparition. Une femme brune,
au nez pointu, enveloppée dans une cape

transparente, émerge d'un nuage et me dit :
« Jésus-Christ est le Chemin, la Vérité et la Vie. »

Lourdes est proche mais cette madone n'est pas la Vierge Marie. Elle se prénomme Eleonora. Je l'ai rencontrée dans la rude grimpette d'Untto, trois heures après avoir quitté Saint-Jean-Pied-de-Port et franchi la Nive d'argent. Je purgeais mes poumons de leurs cigarettes brunes, crachais l'herbe à Nicot dans une repentance haletante, les yeux rivés sur le macadam de la route Napoléon, quand j'ai embouti un tronc mou. C'était un sac à dos*. Derrière ce menhir de toile, se cachait une femme.

J'ai ainsi fait la connaissance de mes trois premiers pèlerins de Compostelle. Des Brésiliens. Eleonora, trente-cinq ans, mère de deux enfants, anesthésiste à Salvador de Ba-

hia, frange brune, cheveux longs ondulés ; Georges, métis musculeux d'une quarantaine d'années, au visage noble, sillonné de ravines ; Cory, médecin elle aussi, petite femme vive et volontaire, noire de peau, cheveux courts et crépus. Ils arrivent tout droit de Bahia, *via* Bilbao. Le trio est épuisé par le voyage, le décalage horaire, le bouleversement d'existence et les kilos. Chacun d'eux porte, outre un énorme sac à dos qui le surplombe, sorte d'obélisque à sangles, des poches plastique à la main, chargées de lait, de yaourts, de pain, comme s'ils partaient affronter le désert chinois du Takla-Makan.

Eleonora baragouine quelques mots d'anglais, guère plus que moi. Nos dons linguistiques mutuels s'accordent, enrichis des spasmes de l'essoufflement :

« Ououff, do you go, pppfffttt, to Santi-ago? (*I ask.*)

— Yesss, aarrhhhhh, and youou?

— Me tooo, aaaahhhh. If you want to arrive, pppfffttt, you have to leave some ba-gage, aaaarrrrrh, and get light!

— Are you sure, pppfffttt?

— Sure, I am, aaaarrhhhhh¹. »

Ce n'est pas du Shakespeare, d'accord, mais un souffle épique baigne ces onomatopées fraternelles, ces borborygmes complices.

1. « Allez-vous à Saint-Jacques-de-Compostelle ?

— Oui, et vous ?

— Moi aussi. Si vous voulez arriver au bout, il faut vous alléger.

— Vous êtes sûr ?

— Sûr, je suis. »

La traduction sommaire de ce dialogue ne rend pas, hélas ! la richesse des nuances employées ni la musicalité des accents.

Je bourre mon *bag* de leur bouffe en maudissant intérieurement ce besoin sécuritaire qui pèse si lourd. Nous poursuivons l'ascension, suant, soufflant, parmi des ruminants roux qui nous suivent de leurs yeux doux et mélancoliques.

Quelle borne invisible avons-nous franchie ? Quelle frontière interdite, quel espace réservé aux grands initiés avons-nous violés ? La divinité des pâturages se fâche. Le ciel se couvre, la montagne gronde. Des lambeaux de nuages surgissent de nulle part, s'accolent et nous enveloppent de leurs haillons d'étoffe, sarabande glacée.

Nous perdons les précieuses marques blanc et rouge, peintes sur les murets et les rochers, qui doivent nous guider jusqu'à Roncevaux. Errons au milieu d'un trou-

peau de vaches à longues cornes effilées.
Eleonora hurle soudain :

« Red, red! Be careful, red, red!

— My name is Luc, Eleonora, not Red.

— No, red, cow, red, cow¹! »

La Bahianaise me désigne du doigt avec une expression de terreur, comme si je venais de me transformer en gros taureau costaud, fulminant du sabot, bavant du chicot. Brutalement, je comprends. Nous traversons des troupeaux cornus ; or mon bandana est rouge. J'en déduis brillamment que la jeune femme craint d'être chargée par les bêtes et transformée en brochette de tapas. Devrai-je apprendre à toréer avant

1. « Rouge, rouge ! Attention, rouge, rouge !

— Mon nom est Luc, Eleonora, pas Rouge.

— Non, rouge, la vache, rouge, la vache ! »

La traduction ne rend pas, hélas ! l'intensité dramatique du dialogue.

même d'être passé en Espagne ? Non. Les bovidés poursuivent leur rumination sans un battement de cils. Soit ils sont sous Prozac, soit ils sont amish, soit mon *red* est bien gris dans la mouillasse.

L'alerte rouge passée, nous poursuivons la progression à tâtons sur un mamelon humide, patauds, pataugeant. Les sacs mal chargés nous déséquilibrent. La montagne déglutit, pète des craquements d'orage, rote des grondements sourds.

Des ombres surgissent du brouillard et nous cernent. C'est un commando de quatre *peregrinos* américains. Ont-ils été alertés par les *red, red* ? Ces jeunes sexagénaires sont superéquipés : téléphone portable, GPS, capes imperméables hyperteck. Tout juste si leurs sacs ne sont pas gonflés à l'hé-

lium pour soulager les épaules. Ils ont tous les gadgets mais pas de carte.

Moi, j'ai – enfin, j'avais – une carte. Le *Froggie*¹ que je suis exhibe de sa pochette ventrale un torchon pâteux et dégoulinant. Nous formons une conférence internationale d'urgence et nous penchons vers le respectable débris, avec la même ferveur que des explorateurs prisonniers d'une pyramide. Nous tentons de déchiffrer le papier détrempe dont les salvateurs points de couleur se sont dilués telle une aquarelle sous la douche.

Je deviens malgré moi, carte en lambeaux à la main, le berger spongieux de cette pro-

1. *Frog* signifie « grenouille » en anglais. Les Français sont surnommés *Froggies* par les Anglo-Saxons car ils sont coupables d'apprécier les cuisses de grenouille. En l'occurrence, vu l'humidité de l'air, ce surnom n'est pas déplacé ici.

cession fantomatique qui chemine dans un nuage. « Celui qui fait l'ascension des Pyrénées par la route des crêtes croit pouvoir de sa propre main toucher le ciel », écrivait vers 1130 Aymeri Picaud, chanoine de Parthenay, auteur du premier *Guide du pèlerin de Saint-Jacques-de-Compostelle*. Que d'eau, Picaud ! Où est le ciel ? Peut-on sortir par le haut ?

J'émerge du gaspacho au col Lepoeder, où les Navarrais tendirent leur embuscade au comte Roland. Le sang cogne dans la tête. La neige est gris cendre sur les pentes. Les pas des légions de Trajan résonnent, se mêlent aux clameurs sourdes des pèlerins du Grand Moyen Âge et aux jurons des grognards de Soult poussant leurs canons. Trempé dedans, trempé dehors, j'hallucine.

Le col tue lentement ? J'ai perdu mon contingent international. Ouf, les Américains pointent leurs antennes et entament la descente radioguidée vers Roncevaux, à deux heures de marche. Toujours pas de Brésiliens en vue. Comme Bourvil dans les bains turcs de *La Grande Vadrouille*, je replonge dans l'ouate. Happe Eleonora qui titube.

« Luc, I'll never forget you, lâche-t-elle dans un soupir mélo.

— Me too, me too. »

Le compliment me fait rougir. Je m'empresse de masquer l'empourprement de crainte de réactiver sa « redophobie ». Elle s'appuie contre un rocher, tire une Bible-éponge de son sac, l'ouvre au hasard et murmure ces mots :

« Comment pourrions-nous savoir le Chemin ? » Jésus répond : « Moi, je suis le Chemin, la Vérité et la Vie, personne ne va au Père sans passer par moi. »

— OK, Eleonora, thank you, now we have to climb down the mountain... »

Cette catholique ardente, dont le mari tient un magasin d'objets pieux à Salvador de Bahia, a la main inspirée. Je prie que son pied le soit aussi car nous commençons une longue glissade vers Roncevaux, par des sentiers ravinés et gluants, dans une hêtraie moussue, pentue, mystérieuse, où ricane le traître Ganelon. Chaque tronc pourrait cacher un Navarrais sanguinaire. Aymeri Picaud en brosse un saisissant tableau qui me ressemble comme deux gouttes d'eau : « C'est un peuple barbare, différent de tous les peuples et par ses cou-

tumes et par sa race, plein de méchanceté, noir de couleur, laid de visage, débauché, pervers, perfide, déloyal, corrompu, voluptueux, ivrogne, expert en toutes violences, féroce et sauvage, malhonnête et faux, impie et rude, cruel et querelleur, inapte à tout bon sentiment, dressé à tous les vices et iniquités. » Bref, mon portrait craché !

Eleonora vacille, dérape, se raccroche aux branches, s'affale contre un tronc dans des remugles de parfum musqué. « Salt, salt », réclame-t-elle, tremblante, en prenant son pouls. Tension trop basse, en zone rouge. Du sel, je n'en possède que sur ma peau.

« Please, give me your bag! (*I ask.*)

— Noooooohhhh... (*Lamentation veloutée.*)

— I want. I can. Give it to me! It's an order¹. »

Sa protestation s'amenuise. Mon altruisme de façade n'a d'égal qu'un égoïsme foncier. Je n'ai aucune envie de passer ma première nuit pérégrine à bivouaquer en apnée dans la forêt maudite, en recueillant les derniers soupirs d'une Brésilienne mystique. Je commence à en avoir plein les bottes, et le seul cor entendu pour l'instant est celui de mon pied gauche. Suffit ! Je saisis le sac d'Eleonora et me le colle en ventral. Il est si haut qu'un périscope serait le bienvenu. Schuss en aveugle dans le brumisateur. Le semelle-sur-boue, yeux bandés, sera

1. « Donnez-moi votre sac ! (Je demande.)

— Noooooonnnnn...

— Je le veux. Je le peux. Donnez-le-moi ! C'est un ordre. »

La traduction sommaire ne rend pas, hélas ! la douce et impérieuse fermeté des propos.

à proposer au Comité olympique des sports de glisse.

« Ô mon peuple, ne crains pas. Il adviendra, en ce jour-là, que le fardeau glissera de ton épaule et le joug, de ta nuque », promet le prophète Isaïe (10, 27). Selon certains mystiques, la blessure la plus douloureuse du Christ durant la Passion aurait été le frottement de la croix sur son épaule. Pourquoi cette pensée, alors que les murs trapus d'une forteresse émergent des bois de brume ? Le château de Dracula ? Non, le monastère de *Roncesvalles* et sa collégiale gothique du XIII^e siècle. Fondé en 1132 par l'évêque de Pampelune, ému par le sort de tant de pèlerins victimes de la neige et des loups. L'un des trois grands hôpitaux de la chrétienté jusqu'au XVIII^e siècle, où l'on servit trente

mille rations par an, soit une moyenne de cent par jour.

Je hurle :

« Eleonora, we are arrived, we are arrived!

— Oooooooooohhh, thank you Lord, oooooooooohhhh¹. »

Puis je bafouille, soulagé, parodiant d'Aboville après sa traversée de l'Atlantique à la rame :

« Nous n'avons pas vaincu les Pyrénées, ils nous ont laissés passer. »

Nous sortons de la forêt comme des primates juste après l'invention de la marche. Il est huit heures du soir. La jeune femme

1. « Eleonora, nous sommes arrivés, nous sommes arrivés !
— Oh, merci Seigneur... »

La traduction sommaire ne rend pas, hélas ! le mélange de plainte douloureuse et de plaisir extatique que recèle ce ululement.

s'effondre en larmes, sa cape déchirée, dans les bras de deux solides gaillards qui guettaient à l'orée du bois. Ils la consolent en portugais, la portent jusqu'à l'auberge du Pèlerin, à cent mètres, l'allongent, au chaud, dans la salle de restaurant. La Dalton Inc. – les quatre Américains – y a réservé une suite confortable et fait ripaille. Deux, trois, quatre Brésiliens mâles entourent leur pâle compatriote. Ils surgissent de partout. Comte Roland, je suis cerné !

Ils sont cinquante Brésiliens, ce soir, à Roncevaux – un charter en provenance de São Paulo. Sans compter quelques dizaines d'Espagnols qui commencent ici, chez eux, versant *Spanish*, le *Camino* – ce qui leur épargne la grimpette, pas bête.

« Nous chommes un peuple très relichieux, m'explique Taomirz, trente-cinq ans,

ingénieur à São Paulo, sosie de Groucho Marx, dans un français chuintant. Paulo Coelho* et chon *Pèlerin de Compochtelle*¹ a populariché le *Camino* chez nous. Il y a beaucoup d'émichions télévisées sur che suchette. Et pouis, ch'est plus éconoumique pour nous de marcher vers Chantiago que de pacher nos vacances au Bréchil. »

J'arrive trop tard pour faire tamponner mon *credencial* del peregrino*, mais personne ne me demande rien. Les dortoirs de l'abbaye affichent complet. Soixante-dix marcheurs rangent leur sac, rédigent leur carnet de bord, préparent leur couchage et papotent en portugais, espagnol, anglais, allemand, néerlandais, français... Certains ronflent déjà. Je suis paumé dans ces combles humides où le linge étendu aspire les

1. *Le Pèlerin de Compostelle*, Anne Carrière, 1996.

rare molécules d'air sec. Pas même un matelas. Zut. Je me couche sur le dallage, dans un duvet trempé (des ronces ont lacéré mon isolant), près de la porte des toilettes, et m'apprête à jouer la dame Pipi pour la nuit. Une parole de consolation m'est apportée, sans doute par un ange : dans sa bannette, une jeune fille chuchote avec son voisin. Des mots s'envolent et m'effleurent : « ... s'abandonner à la Providence... », « ... la louange ouvre le cœur... », « ... rendre grâce pour soigner la déprime... ». J'applique immédiatement l'ordonnance de la mystérieuse messagère.

Je louerai donc, ce soir, pour la boîte de thon ouverte en solo dans un rayon de soleil inespéré, alors que les Brésiliens et les Amerloques s'empiffrent à l'auberge du Pèlerin ; pour cette traversée des Pyrénées, fa-

meuse épreuve initiatique, opérée sans trop de casse ; pour la première ampoule, crevée à la va-vite car j'ai honte d'exhiber mes faiblesses.

Dans quelques instants, quand les chasses d'eau se tairont enfin, j'entendrai résonner, non le cor de Roland, le soir au fond des bois de Roncevaux, mais le « ronfloto del *Camino* », un esperanto de vibrations sonores. Est-ce une louange que Dieu, profitant du sommeil de Ses enfants ingrats pour les embrasser malgré eux, s'administre à Lui-même ? Ce chant en langue se pratique beaucoup dans les gîtes qui jalonnent le Chemin, où se forge la communauté pèlerine. Car le *Camino*, dit-on, est « une ville qui marche », *una ciudad que camina*. Ce soir, je préférerais être à la campagne...



Mesdames et messieurs, ce pèlerinage a commencé comme une balade digestive, s'est poursuivi en « opération rescue », puis en « red survie », et s'achève dans la confusion d'une fourmilière bavarde où notre pèlerin, anonyme, ne trouve pas ses repères. Tant mieux puisqu'il doit se désinstaller.

Je lui susurre cette consolation du prophète Jérémie : « C'est sous la tente que vous habiterez toute votre vie, afin de vivre de longs jours sur le sol où vous êtes des étrangers. » Comme d'habitude, il n'écoute pas ce qui vient d'en bas.

L'humidité n'instille pas l'humilité. Mon maître a les chevilles qui enflent, ce soir, et la vanité – savourée dans l'intimité – d'être le Rambo de Roncevaux. Il a aussi les Zorteils en feu mais il est trop fier pour le montrer.

À l'arrivée, mon prince a regardé la mini-ampoule qui orne ma trogne avec dédain et mépris (l'exclusion commence dans le regard). Puis l'a percée avec un soupir d'exaspération – en fermant les yeux car il est sensible derrière ses faux airs de gros dur.

Maintenant que nous sommes à pied d'œuvre, puis-je vous rappeler, en cette minute culturelle quotidienne, que le pied* est à l'origine de l'homme ? Cette huitième merveille du monde comprend vingt-six os, dix-neuf muscles, trente-trois articulations, cinquante-six ligaments, cinq cents vaisseaux sanguins et cinq cents terminaisons nerveuses. « Partie terminale des membres inférieurs de l'homme pouvant reposer à plat sur le sol et permettant la station verticale », définit

l'Encyclopædia universalis. Or, sans la verticalité, il lui aurait été impossible d'utiliser son cerveau. « L'espèce humaine commence par les pieds, affirme Leroi-Gourhan, même si la majorité de nos contemporains l'oublie et pense que l'homme descend de sa voiture. »

Bain de boue à Larrasoaña

Roncevaux – Pampelune (40 km)

« Et nous nous mêmes à parler comme si notre intimité datait de très, très longtemps... »

Anton Tchekhov, *Le Duel*.

« Tu feras ton chemin de la largeur de tes épaules. Il te sera donné la grande facilité de porter souvent le sac des autres, d'être au bord des routes comme une fontaine et tu aimeras les étoiles. »

Jean Giono, *Le Grand Troupeau*.

PAS bien dormi cette nuit, Monsieur Pipi. Deux obsessions, mûries durant

l'insomnie : trouver un *colchón* (matelas), ce soir, et semer les Brésiliens. Prendre une longueur d'avance sur le charter pédestre, le mille-pattes multicolore, sympathique mais bavard.

Aussi, tôt, très tôt, je m'échappe vers Burguete. Cinq heures du matin, aube verte et rose promesse. Sentier pâle dans une forêt mouillée, pépiements légers, senteurs d'humus. Des poulains hennissent et s'ébrouent, maladroits sur leurs longues pattes, dans une prairie noyée de brume bleue.

La lampe torche accroche un panneau : « Compostelle, 787 km. » On n'y est pas encore... Villages basques, maisons d'opérette, basses et larges, à pignon, volets de couleur. Le chemin est une coulée de boue qui monte, descend, à travers bois et pâturages. La fange suce, colle, aspire. Il faut arracher chaque pas

à la terre ventouse. L'avantage des Psaumes, c'est qu'on y trouve toujours une parole de circonstance : « Yahvé, tire-moi du borbier, que je n'enfoncé [...]. En ta grande tendresse regarde vers moi. » (Ps 69, 15.17.)



Ma douleur est moins dans les heurts que dans l'humiliation de n'être rien. Mon maître ne m'a jamais regardé comme une partie de lui-même, mais comme un appendice anonyme et superflu. Je n'existe que lorsque je le fais souffrir. Alors seulement, il se penche vers moi et m'accorde sans tendresse les soins que j'espère depuis longtemps. Aussi, je ne me prive pas de le torturer lorsque me transperce la trop vive souffrance de ne pas exister. Chacune de ses marches au long cours m'offre l'occasion de lui rappe-

ler le cœur oublié de sa foi chrétienne : les plus petits seront les premiers à entrer dans le Royaume ; chacun a sa place dans le Corps, et celui-ci ne peut s'épanouir pleinement lorsqu'un seul est méprisé.

À Viscarret, dans un café minuscule baptisé *Chez Juan*, la patronne ressemble à Mme Mim, la sorcière très laide de *Merlin l'Enchanteur*. Cette femme-bouledogue surveille d'un œil rogue la mastication d'un *pegrino* accoudé au bar. « Compostelle, j'en rêve depuis quatre ans, explique ce frère d'ornière prénommé Xavier, jeune retraité originaire de Bayonne, un sandwich épais comme une batte coincé entre les dents. Une sorte de nécessité intérieure. J'ai voulu le faire en voiture, puis en vélo. Finalement j'ai choisi les pieds, en prenant mon temps.

C'est la vraie démarche, je crois. Décrocher au moins quatre semaines pour n'être plus qu'avec soi-même. » J'opine du bonnet, en manduquant aussi.